

haut en passant, d'exercer son apostolat sur Armand Carrel.

On connaît ce journaliste intrépide et loyal, homme d'action plus encore qu'homme de plume, mais fort cependant, énergique et véhément, dans son style aussi bien que dans son caractère. Il n'avait que trente ans lorsque la révolution de Juillet éclata. Il y prit une part active. N'était-elle pas, d'ailleurs, le rêve réalisé et aussi, en quelque sorte, l'œuvre particulière du *National*, auquel il collaborait avec Thiers et Mignet? Devenu alors rédacteur en chef, il suivit sa pente et se trouva bientôt l'adversaire du régime, qu'un peu auparavant il appelait de ses vœux, et dont il avait salué l'avènement comme la joyeuse aurore d'un temps nouveau. L'expérience serait-elle donc fatale à tous les rêves?

C'était, en vérité, une singulière réunion que celle du *Café de Paris*, le soir du dîner fameux qu'y donna Chateaubriand. Un des convives représentait la fidélité au pouvoir disparu; les quatre autres avaient travaillé ardemment au profit du pouvoir nouveau, et ils en restaient, à tous les yeux, les plus fermes défenseurs. Or le serviteur du passé laissait chanter devant lui l'ingratitude de ses maîtres vaincus, et les vainqueurs, déjà fatigués de ce qu'ils nommaient la veille la meilleure des républiques, n'étaient pas loin de regretter leur victoire.

Armand Carrel était le plus jeune de ces désabusés et le plus franc.

C'est à propos de ses *Études historiques* que Chateaubriand l'avait connu. Il fait dans sa préface, on le sait, un exposé des ouvrages divers, dont l'his-

toire a fourni le sujet, et il mentionne, en les louant, ceux de Carrel; il reproduit même, avec sympathie, un passage où l'auteur reconnaît expressément la Providence.

Le jeune historien fut sensible à ce haut témoignage, et les relations s'établirent. Elles arrivèrent même à être cordiales, autant du moins que le permettait l'inégalité des âges. Le rédacteur en chef du *National*, devenu républicain, quoiqu'il commençât « à craindre, selon Chateaubriand, que les Français ne fussent pas capables d'un sentiment raisonnable de liberté », saluait dans son illustre ami un vétéran glorieux, le hardi pionnier qui avait ouvert le chemin à la liberté nouvelle, la liberté de parler et d'écrire. De son côté, celui-ci appréciait en lui la loyauté, le courage, et, tout éloigné qu'il était de la vérité religieuse, une certaine élévation morale dans les pensées et, en particulier, une virile préoccupation du mystère qui suit la tombe.

Il citait de lui cette page où éclatent, en effet, avec une sincérité vaillante, les nobles inquiétudes d'un homme d'action, que les ardeurs de la lutte n'empêchaient pas de réfléchir sur le grave problème de sa destinée. Armand Carrel l'avait écrite à propos d'un personnage connu, qui venait de faire brusquement, par le suicide, ce terrible saut dans l'invisible, dont l'idée seule, disait-il, épouvante les plus sceptiques:

« J'ai pu conduire par la pensée ma vie jusqu'à cet instant, rapide comme l'éclair, où la vue des objets, la voix, le sentiment m'échapperont, et où les dernières forces de mon esprit se réuniront

pour former l'idée : je meurs ; mais la minute, la seconde qui suivra immédiatement, j'ai toujours eu pour elle une indéfinissable horreur ; mon imagination s'est toujours refusée à en deviner quelque chose... J'ai vu chez tous les hommes, quelle que fût la force de leurs caractères ou de leurs croyances¹, cette même impossibilité d'aller au-delà de leur dernière impression terrestre, et la tête s'y perdre, comme si, en arrivant à ce terme, on se trouvait suspendu au-dessus d'un précipice de dix mille pieds. On chasse cette effrayante vue pour aller se battre en duel, livrer l'assaut à une redoute ou affronter une mer orageuse ; on semble même faire fi de la vie, on se trouve un visage assuré, content, serein ; mais c'est que l'imagination montre le succès plutôt que la mort ; c'est que l'esprit s'exerce bien moins sur les dangers que sur les moyens d'en sortir². »

Quelque temps après, un matin d'été, il tombait frappé à mort, au bois de Vincennes, dans une rencontre au pistolet³. On le porta à Saint-Mandé, et la nouvelle se répandit bientôt à Paris que son état paraissait d'une gravité extrême. Chateaubriand accourut. Il voulait tout ensemble apporter au blessé un témoignage de douloureuse sympathie, et, si l'heure fatale était venue, l'aider en ami, avec sa foi chrétienne, à faire doucement ce premier pas dans l'autre monde, dont la seule pensée lui don-

1. Il fréquentait peu les âmes religieuses, on s'en aperçoit ici.

2. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 317-318.

3. Son adversaire était Emile de Girardin, qui fut blessé lui-même.

nait de loin le vertige. Malheureusement, on s'en souvient, il ne put le voir. Le chirurgien, qui gardait encore quelque lueur d'espérance, avait interdit sévèrement la porte à tout visiteur. Chateaubriand se retira « consterné ». Mais il n'avait pas renoncé à sa généreuse pensée, et il allait faire le lendemain une tentative nouvelle, quand son valet de chambre, envoyé devant lui, vint lui apprendre qu'il était trop tard ; Armand Carrel avait déjà paru devant Dieu.

Le jour des funérailles, le malheureux père lui dit en l'embrassant et au milieu de ses larmes : « Armand aurait été chrétien comme son père, sa mère, ses frères et sœurs : l'aiguille n'avait plus que quelques heures à parcourir pour arriver au même point du cadran. »

C'est en rappelant ces paroles qu'il a fait lui-même cette déclaration significative : « Je regretterai éternellement de n'avoir pu voir Carrel sur son lit de mort ; je n'aurais pas désespéré, au moment suprême, de faire parcourir à *l'aiguille* l'espace au-delà duquel elle se serait arrêtée sur l'heure du chrétien¹. »

* * *

On était alors en 1836. C'est l'année même, on le sait, où parut ce livre fameux sur les *Affaires de Rome* qui, succédant aux *Paroles d'un Croyant*, brisait définitivement tout lien entre l'auteur et l'Église ; Lamennais glissait pour toujours dans

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 316-317.

l'apostasie. Il était Breton, comme Chateaubriand, et, comme lui, Breton de Saint-Malo. Ils avaient, d'ailleurs, lutté côte à côte, douze ans auparavant. Lamennais fondait alors *le Conservateur* : il s'associa Chateaubriand avec de Bonald et de Villèle. C'était l'époque où, en politique, il proscrivait la liberté, au nom de l'absolutisme, et où il anathématisait, en religion, quiconque ne l'imitait pas à l'égard du pape, dans son obéissance impétueuse, sans distinctions ni réserves, ou bien, comme on disait, osait se montrer moins violemment ultramontain que lui-même. Il se faisait condamner alors par les tribunaux civils, pour excès de zèle envers Rome et sous la charge d'avoir exagéré les droits de l'Église.

Quinze ans après, il était poursuivi et emprisonné à cause de l'exaltation de ses idées révolutionnaires.

Chateaubriand avait si vivement combattu pour la cause de la liberté de la presse qu'il s'en regardait, on se le rappelle, comme le représentant attiré. C'était peut-être une de ses vanités les plus délicates, que nul écrivain ne pût être frappé pour un délit d'opinion, sans qu'il se crût obligé de faire auprès de lui une démarche sympathique, qui prenait devant le pays le caractère d'une protestation.

Il alla donc voir le prisonnier. « Dans la même prison », disait-il avec un secret orgueil, « dans la même prison où je visitais autrefois le noble et malheureux Carrel, je visite aujourd'hui l'abbé de Lamennais... Dans la dernière chambre en montant, sous un toit abaissé que l'on peut toucher de la main, nous, imbéciles croyants de liberté, Fran-

çois de Lamennais et François de Chateaubriand, nous causons de choses sérieuses. Il a beau se débattre; ses idées ont été jetées dans le moule religieux; la forme reste chrétienne, alors que le fond s'éloigne de plus en plus du dogme; sa parole a retenu le bruit du ciel. »

Ils agitaient ensemble les grandes questions de l'avenir du monde. Prophètes tous deux à leur manière, ils voyaient le mouvement populaire grandir à l'horizon, sans que leur commune sympathie pour un ordre de choses nouveau les aveuglât sur les excès qu'il fallait attendre, et tâcher de conjurer, si l'on voulait échapper à la ruine. L'égalité absolue, qu'ils entendaient prôner par des esprits aventureux, leur semblait ne pouvoir cesser d'être une chimère que pour devenir un malheur et une honte. Elle « ramènerait », disait Chateaubriand, « non seulement la servitude des corps, mais l'esclavage des âmes. » Il faudrait mettre la volonté même « en régie sous la surveillance de tous¹ ».

Lamennais était du même avis. A ses yeux, pour arriver à ce nivellement général, si on en poursuivait l'utopie, on serait obligé d'agir sur l'enfant dès sa naissance. C'est donc entendu : maître absolu de ces petits êtres dont il s'empare, l'État les « manipule » à sa guise. Il en fait « ce qu'il veut, moralement, physiquement »; c'est « une servitude universelle et si profonde que rien n'y échappe, qu'elle pénètre jusqu'à l'âme même² ».

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 370.

2. *Du Passé et de l'Avenir du peuple*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 371.

Chateaubriand louait, dans la propriété héréditaire et inviolable, le fondement le plus sûr, la condition expresse de la liberté. « La propriété commune ferait ressembler la société », s'écriait-il, « à un de ces monastères à la porte desquels des économes distribuaient du pain¹. »

Lamennais approuvait ces idées. Il s'élevait avec véhémence contre le rêve dangereux qui voudrait faire de l'Etat le seul possesseur d'un pays.

« Ce mode de possession, s'il est volontaire », disait-il, « est celui du moine astreint par ses vœux à la pauvreté comme à l'obéissance ; s'il n'est pas volontaire, c'est celui de l'esclave là où rien ne modifie la rigueur de sa condition. Tous les liens de l'humanité, les relations sympathiques, le dévouement mutuel, l'échange des services, le libre don de soi, tout ce qui fait le charme de la vie et sa grandeur, tout, tout a disparu, disparu sans retour². »

Ils avaient donc plusieurs vues communes en politique, et c'est de quoi ils s'entretenaient intimement, loin des hommes, dans une cellule de prison : esprits rares tous les deux, puissants sur l'opinion, imaginations brillantes, maîtres éminents dans l'art de rendre leurs sentiments et leurs idées, riches enfin de toutes les ressources que les luttes de la vie et une longue suite d'années peuvent ajouter aux dons naturels du talent. Mais l'un, génie foudroyé, portait, dans son exaltation et ses inquiétudes, comme la trace brûlante de la foudre

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 370.

2. *Op. cit.*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 372.

qui l'avait frappé, tandis que l'autre, étant monté de plus en plus dans la foi à mesure qu'il gravissait les sommets de l'âge, jouissait dans son âme d'une paix sereine, qui faisait ressembler le calme de son déclin à la tranquillité d'un beau soir. Lamennais aurait amené volontiers l'entretien sur les choses religieuses. Il éprouvait le besoin de discuter, de donner ses preuves, d'entendre celles des autres, comme s'il y eût eu dans les replis cachés de sa conscience une dispute permanente, un combat sans fin, dont l'écho tentait de jaillir brusquement au dehors.

Chateaubriand l'arrêtait chaque fois au premier mot, on l'a vu ailleurs, car lui ne souhaitait aucunement la discussion en cette matière ; il savait tout ce qu'il désirait savoir, il ne cherchait plus rien, il n'attendait aucune lumière. Se jugeant incapable de ramener jamais cette intelligence obstinée et superbe, d'agir efficacement sur cette âme de fer, il la plaignait du moins de tout son cœur, ainsi qu'il en avait plaint beaucoup d'autres. Le spectacle de tant de doutes et d'erreurs lui faisait mieux sentir le prix des certitudes de la Foi, comme les horreurs du naufrage, un jour de tempête, selon l'image antique, font apprécier plus vivement son bonheur à celui qui les voit du rivage, où il n'a rien à craindre de la colère des flots. Dans la société de ces sceptiques, il se félicitait plus que jamais d'être chrétien, et il murmurait en lui-même : « Je comprends ce qu'ils comprennent, et ils ne comprennent pas ce que je comprends¹. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 372.

Pour M. de Lamennais, son amitié, d'accord avec sa religion, regrettait amèrement l'influence profonde qu'il eût été à même d'exercer sur l'Eglise de France, s'il était resté fidèle à sa mission. Il se faisait à lui-même un complaisant tableau du grand rôle que ce rare talent aurait pu jouer. Et il concluait avec tristesse : « Dieu ne l'a pas voulu ; la lumière a tout à coup manqué à celui qui était la lumière ; le guide en se déroband a laissé le troupeau dans la nuit. »

Sa charité rêvait du moins de le voir remonter vers le jour : il se le figurait, redevenu ce qu'il avait été jadis, l'assistant, lui son aîné par les années, à l'heure solennelle de l'agonie, au seuil « de ces portes qu'on ne repasse plus ».

Et il ajoutait, dans un vœu suprême :

« Nous avons été bercés en naissant par les mêmes flots. Qu'il soit permis à mon ardente foi et à mon admiration sincère d'espérer que je rencontrerai mon ami réconcilié sur le même rivage des choses éternelles¹. »

§ II. — CHATEAUBRIAND ET LES FEMMES

I

En 1803, dans une lettre que Sainte-Beuve appelle « la grande lettre », Joubert le platonicien écrivait à Molé le stoïque, à propos de leur ami commun, encore dans tout le feu de la jeunesse : « Vous et

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 374.

moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses. Notre morale et l'amitié nous en donnent le droit. Mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder à d'autres hommes, qui certainement ne le valent pas ? »

Assurément non ; et c'est une usurpation un peu pharisaïque, s'ils le prennent. Il en est cependant qui l'ont pris. Non pas qu'ils se soient toujours érigés en censeurs rigoureux de défaillances morales qu'ils retrouvaient, et pires encore, dans leur propre histoire ; mais ils les ont étalées avec une injuste complaisance : en y revenant sans cesse, ils ont donné au public l'impression qu'elles formaient comme le tissu même de la vie de Chateaubriand, et ils ont éclaboussé de ces souillures la pureté même de sa foi.

Ramenons les choses au point. Chateaubriand a eu certainement des oublis, mais la légende aussi s'en est mêlée. Tout n'est pas à croire dans ce qu'on répète.

Pour ma part, il m'est difficile de prendre au sérieux, par exemple, les récits de M^{me} de Saman. Dans un livre étrange, qui se donne l'air d'être des Mémoires, Hortense Allart (c'était son nom) raconte avec complaisance qu'elle inspira la plus vive passion à Chateaubriand, qui avait alors passé la soixantaine¹. Elle fait l'histoire de cette passion ; aucune pudeur ne l'arrête, et naturellement elle a

1. Hortense Allart épousa sur le tard M. de Méritens. Son livre a pour titre *les Enchantements de Prudence* ; il a paru en 1872. En 1873 parurent *les Nouveaux Enchantements* ; en 1874, *les Derniers Enchantements*. L'auteur était septuagénaire.